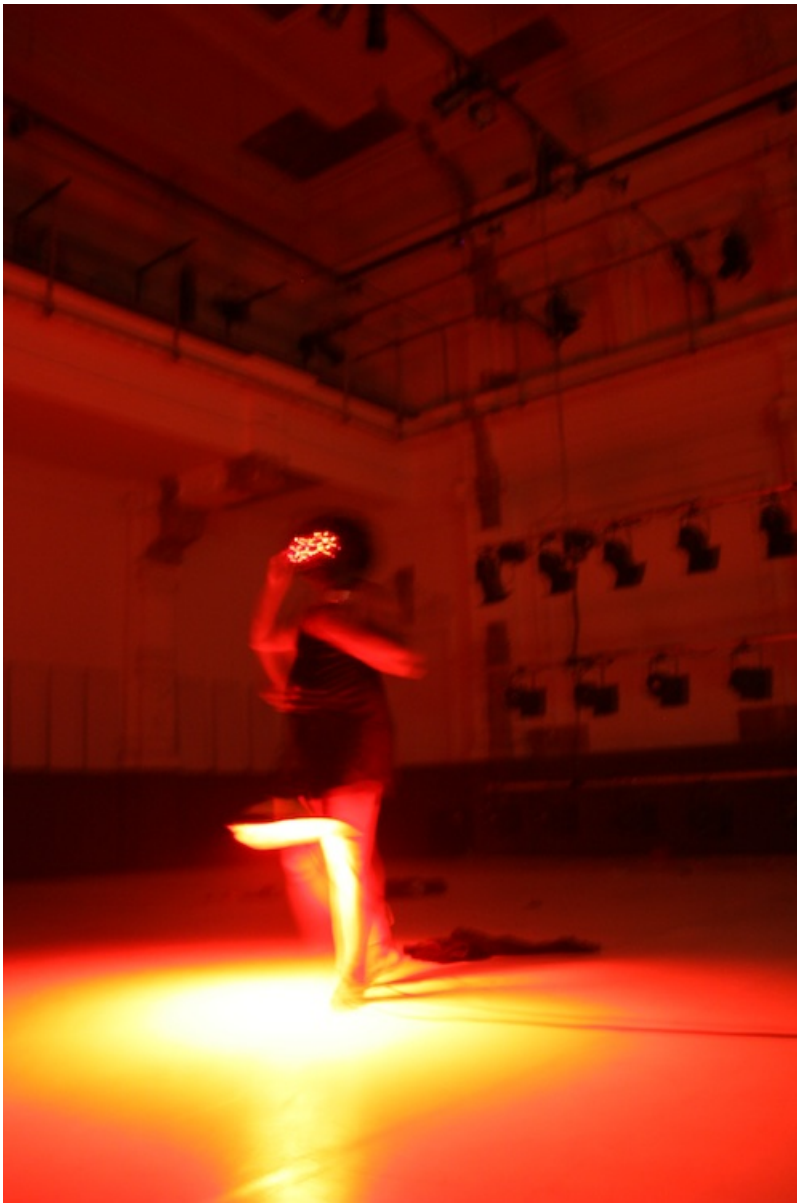


Interview de Mareen Ledebur avec Taoufig Izediou

Traduction : Alain Le Treut

Photos : Mareen Ledebur



Pendant le festival international « Voicing Resistance » au Ballhaus Naunynstraße de Berlin, Taoufig Izediou a présenté en juin son spectacle solo « Aaléef ». Un titre qui évoque la première lettre de l’alphabet grec, mais qui signifie également « je me tourne ».

Suite à sa performance, le Marocain raconte son engagement personnel sur scène, les difficultés de la danse contemporaine au Maroc et la révolution.

Le festival « Voicing Resistance » du Ballhaus Naunynstraße veut donner de la voix à la résistance. Pourquoi doit-il y avoir de la résistance et faut-il qu'elle soit sur scène ?

Pour différentes raisons. La danse au Maroc par exemple est elle-même une forme de contestation. Nous n'avons pas d'espace pour faire de la danse. Tu peux le croire. Donc je continue à me battre. Il faut résister – danser, c'est aussi une forme de protestation – pour affronter le passé, marqué par le néo-colonialisme occidental.

Notre questionnement est basé sur ce qui fait la particularité des Marocains.

On défend une nouvelle forme de création ; on parle de « danse créative » et non de danse contemporaine.

Et bien sûr qu'il y a une certaine forme de résistance lorsque tu organises le seul festival de danse au Maroc et qu'il n'existe pas de soutien. Il y a tellement de chorégraphes marocains, de danseurs, qui ont émergé grâce à ce festival. C'est important pour notre génération d'être bien visible. Par ailleurs, l'éducation est elle aussi une forme de contestation.

La religion, l'éducation, l'arabe, de nombreuses choses, la francophonie : tout cela a un sens par rapport à mon corps. Et pourtant, je suis dans une forme de résistance.

Vous organisez régulièrement le festival de danse « On marche » au Maroc. Comment y parvenez-vous sans aide financière ? Comment fonctionnent votre organisation et votre financement ?

Grâce à mes tournées. La plupart de mes spectacles ont lieu à l'étranger, sinon je suis dans mon appartement à Marrakech, où je travaille. Il y a là aussi une forme de contestation. Également grâce à la solidarité des artistes qui viennent gratuitement. Je viens également les soutenir gratuitement. On peut ainsi faire ce que l'on veut, sans influences, sans attentes de l'extérieur. Notre danse demande des sacrifices, mais nous en sommes satisfaits. Ce n'est pas triste. C'est difficile, mais c'est comme ça ! Et cela va le rester pour encore un moment.

Est-ce que les événements du printemps arabe, au Maroc depuis février de l'année dernière, prennent une place dans ta danse ?

Cette illusion joue un rôle. À mon avis, nous nous trouvons dans cette illusion, que nous ne

comprenons pas. Il y a la résistance et la révolution. Et la révolution, c'est différent, je trouve. Nous vivons dans cette illusion, car ce n'est pas ainsi que quelque chose a changé, ni que quelque chose va changer. Nous sommes retenus dans une sorte de file d'attente.

Et qu'attendons-nous ? Je ne le sais pas. Il y a cette limite : la révolution est devenu un rêve. C'est pour cela que j'ai appelé mon nouveau spectacle « Rêve-Illusion.

Actuellement en Europe, il y a de nombreuses discussions sur l'altérité. Qu'est-ce que c'est, « l'autre », selon toi ?

« L'autre », c'est celui que l'on cherche à fourrer dans un tiroir. Le « noir », cela pourrait être cet « autre ». L'« autre », c'est un mystère que l'on ne comprend pas, comme leurs mondes, ou d'autres questions. Lorsque l'on s'interroge sur où l'on vit, et d'autres choses encore. Ou sur le féminin et le masculin.

Est-ce que ce questionnement de « l'autre » a une signification dans ton spectacle ?

Oui, « l'autre » est toujours présent. Même lorsque je suis tout seul. Mon spectacle est un solo, mais je ne suis pas seul, il intègre de nombreuses autres personnes, de nombreuses discussions, de nombreuses questions, de nombreux conflits.

Actuellement, dans de nombreux pays, c'est l'Islam qui se retrouve stigmatisé, dans le rôle de « l'autre », au sein des discussions publiques. Est-ce qu'il est possible de se révolter contre cela avec de la danse ?

Avec l'art ! C'est avec l'art que l'on peut le faire, à mon avis. Je défends surtout la danse, car le corps touche tout et tout le monde. Et c'est exactement ça qui fait peur. Car c'est le corps qui parle, ce ne sont plus des paroles, mais un engagement corporel. Il s'adresse à toi à partir de ton petit orteil jusqu'à la pointe de tes cheveux, et voilà : il touche tout le monde.

Dans l'introduction du spectacle « Aaléef », tu t'interroges : « Suis-je marocain ? Suis-je africain ? Suis-je méditerranéen ? Suis-je arabe ?... Trouves-tu la réponse à ces questions.

Oui, je représente plusieurs identités à la fois. Je suis arabe, mon père est berbère, pour d'autres, je suis noir, je suis francophone. Je suis aussi un citoyen du monde, je suis danseur. Et tu ressens toutes ces choses de ta vie, par exemple, lorsque tu arrives dans un aéroport. Lorsque tu sors ta carte d'identité, tu es arabe. C'est dans notre regard qu'il faut changer quelque chose.

J'ai lu que ce n'est pas toi qui trouvé la danse, mais que c'est elle qui t'a trouvé. Comment s'est passée cette rencontre ?

Bien sûr, c'est la danse qui est venue me chercher, car je ne m'étais jamais imaginé devenir un jour danseur. Je n'ai jamais voulu me lancer pour le devenir et je n'ai jamais déclaré que c'est ça qui m'intéresse.

J'ai fait de la boxe, du foot et du théâtre. Un jour, la troupe de théâtre a voulu réaliser un projet de danse et c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de mon corps. Cependant la danse me laissait encore indifférent.

Jusqu'à ce que l'on me propose de participer à un film, et d'être payé pour cela. Alors, je m'y suis mis pour de bon et j'ai dansé, pour avoir un travail. Ensuite, j'ai été diffusé pour faire mon premier solo. C'est à ce moment que j'ai su que c'est ça que je voulais faire. Car je n'étais pas qu'un simple danseur qui cherchait un travail, mais l'intermédiaire de quelque chose. C'est comme cela que la danse est venue me chercher.

Et comment se porte la danse contemporaine au Maroc ?

Mal, vraiment très mal. J'organise le festival et c'est vraiment une tâche qui m'est très difficile. Nous ne recevons aucune aide et nous livrons un travail énorme. Ce n'est pas juste de continuer comme ça. Les chorégraphes et les danseurs marocains font des tournées dans le monde entier, mais au Maroc, ils n'ont aucun espace, ni aucune possibilité pour diffuser leur travail. Même dans la politique culturelle, il n'y a aucune perspective pour la danse contemporaine. Nous avons une formation, mais c'est très difficile. Il n'y a pas de travail, ce qui signifie qu'il faut toujours se rattacher vers des lieux à l'étranger. Et la danse ne parvient pas à toucher la population, il est impossible d'en voir. À chaque fois, il faut négocier sur deux ou trois ans, avant finalement de devoir tout reprendre depuis le début. Tous les ans, après le festival, repartir de zéro : rien n'est constant, rien.

Quel rôle joue le public ?

Nous avons un large public. De 2003 à 2005, nous avons pratiquement atteint le seuil des 500 personnes.

Nous faisons également quelque chose que nous appelons « danse contre nourriture ». Nous dansons pour des familles, et cela nous a permis de rassembler un nombre incroyable de familles. Elles préparent le repas, la scène et la sonorisation et elles invitent le public. Nous venons, nous dansons, nous mangeons et nous discutons sur l'art. Cela permet d'attirer de nombreuses personnes vers la danse.

Il y a aussi des personnes qui recherchent ce genre d'événement. Il y a des étrangers qui veulent voir de la danse, mais il n'y a pas de vrai projet pour cette forme d'art.

Faut-il y voir uniquement la conséquence de décisions politiques ?

Bien sûr. Il faut cependant savoir qu'il y a un intérêt concordant : le Maroc est un pays touristique, avec des danses traditionnelles, une gastronomie, de la céramique, etc. C'est très bien, mais il nous paraît important d'en diffuser aussi une image moderne. Le Maroc, c'est pas juste des chameaux ! C'est aussi des esprits créatifs, des personnes qui découvrent des choses, qui ont une vision différente. Il faut les prendre en compte. Des chorégraphes, des réalisateurs, des vidéastes, des costumiers – ils sont aussi notre pays.

Dans tous les cas, il n'y a pas suffisamment d'argent pour la danse. Et c'est une situation difficile pour les danseurs.

Penses-tu qu'il puisse y avoir une crainte par rapport à ce que le corps est capable de montrer ?



Oui, je crois qu'il y a une crainte par rapport au corps. Le corps est dangereux.

La danse n'est pas interdite au Maroc, mais montrer de la danse, cela peut causer des problèmes. Par exemple, lorsqu'un homme touche une femme sur scène, ou bien, un homme un autre homme.

Par ailleurs, danser, c'est aussi se consacrer fortement à l'individu. Nous vivons cependant dans une société où la famille joue un rôle très important et où une force individuelle peut devenir dangereuse pour le système, car elle peut poser la question de sa raison d'être, de l'égalité, etc.

Chaque génération a son propre potentiel de résistance. Quelle est notre résistance d'aujourd'hui ?

Ma danse a un caractère existentiel, je tiens fortement à danser comme je le fais. Je ne veux pas d'une jolie danse, je ne souhaite pas plaire aux étrangers ou faire ce qu'ils veulent, ce qu'ils se représentent du monde arabe. Ou de la révolution, qui est en train d'être commercialisée.

Lorsqu'une révolution a eu lieu, on doit commencer une autre chose. La révolution est une chose, mais notre recherche a un sens bien plus profond. La révolution, ce n'est qu'un passage. L'histoire de ma pièce « Rêve-Illusion » s'appuie là-dessus : ce qui s'est passé, ce n'est pas la révolution, mais autre chose – jusqu'à présent, une simple libération d'un instant. La révolution sera néanmoins pour plus tard.

Interview réalisée le 13 juin 2012 à Berlin